

Pour René Girard*

par Jean-Pierre Dupuy

René Girard est mort à l'aube du mercredi 4 novembre dernier dans sa maison du campus de l'université Stanford, en Californie, entouré des siens, après avoir reçu les derniers sacrements. Il allait avoir 92 ans. Depuis cinq ans déjà il ne parlait plus. Une série d'accidents vasculaires cérébraux l'avaient condamné à des allers et retours entre son lit et son fauteuil. Son beau sourire, cependant, était toujours là pour vous accueillir, comme il l'avait toujours fait, avec une grande courtoisie et une extrême gentillesse.

Né le jour de Noël 1923 à Avignon, il avait rejoint l'Amérique en 1947 pour ne plus jamais la quitter. Il fut pour moi un mentor, un modèle et un grand ami. Mais de cela, je ne dirai rien aujourd'hui.

Il ne faudrait jamais lire les rubriques nécrologiques. J'ai lu dans la presse française que René Girard, peu connu du public français, était célébré en Amérique. J'ai lu dans la presse américaine que René Girard, obscur professeur de français en Amérique, était un héros intellectuel en France. La vérité est plus terrible encore que cet échange d'amabilités. Il a été ostracisé par l'université française et il l'est plus que jamais. Quant à l'Amérique, qu'il me suffise de dire qu'au département de français de Stanford où il aura enseigné pendant quinze ans, ou bien on n'a pas entendu parler de lui – c'est le cas des jeunes professeurs et des étudiants -, ou bien, pour les plus âgés, on le rejette. Cela n'est pas du tout incompatible avec le fait que son influence est grande et va croissant à l'échelle du monde. Des sociétés savantes, certaines religieuses d'autres laïques, établies dans de nombreux pays, discutent et disséminent son œuvre. J'ai le privilège de diriger le programme de recherches de l'une d'entre elles, la Fondation Imitatio sise à San Francisco.

* Hommage rendu le 3 décembre 2015 devant l'Académie catholique de France.

Pour ce qui est de la France, son pays, comment expliquer ce rejet qui peut être brutal ? Voici ce que Girard nous disait : en dépit, ou plutôt du fait même de son bruit et de sa fureur, l'histoire de l'humanité, prise dans sa globalité, a un sens. Ce sens nous est aujourd'hui accessible: la science de l'homme est possible, mais ce n'est pas l'homme qui l'a faite. Elle lui a été donnée par une Révélation divine. La vérité de l'homme est religieuse. De toutes les religions, une seule possède le savoir sur le monde humain, et donc sur toutes les religions qui l'ont précédée. C'est le christianisme, en tant qu'il se fonde sur les Evangiles, c'est-à-dire sur les récits de la mise à mort et de la résurrection du Christ. Vous admettez que seul un insensé, ignorant tout des normes de la recherche en sciences humaines, peut aujourd'hui préférer de telles énormités. Des chrétiens, y compris des théologiens, en ont été choqués. Mais Girard en rajoutait : la supériorité du christianisme s'apprécie avant tout en termes de puissance intellectuelle, disait-il. Depuis le dix-huitième siècle, on juge la religion du Crucifié battue à plates coutures, et les chrétiens se tiennent eux-mêmes pour des salauds et des imbéciles. Relevez la tête, leur dit Girard, parce que votre foi vous donne une Raison infiniment supérieure à toutes les sciences humaines, mais pas trop cependant, parce que cette Raison, précisément, n'est pas vôtre, elle vous a été donnée et elle vous dépasse de toutes parts.

Les obsèques de René Girard ont eu lieu à Palo Alto, cette ville de Californie située à 60km au sud de San Francisco où se trouve le campus de l'université Stanford, le samedi 14 novembre dernier. J'ai fait l'aller et retour de Paris. Deux jours seulement passés là-bas mais ces deux jours ne furent pas n'importe lesquels. A quelques heures près, compte tenu du décalage, la fureur terroriste s'abattait sur Paris. Pensée magique peut-être, je n'ai pas pu ne pas voir comme un signe dans cette concomitance. Car pour rendre raison de cette violence insensée rien n'est sans doute plus urgent que de se reporter à l'anthropologie de la violence et du sacré du professeur de Stanford. "Ils m'ont haï *sans raison*" dit l'évangile de Jean que Girard tenait à citer ainsi. On traduit souvent le mot grec par "sans cause". Il renvoie en fait à la gratuité du don (*dôron*). N'est-il pas extraordinaire que le don de Dieu et la violence dont le Christ est victime se disent par le même mot ? Cette violence

gratuite a certainement des causes mais rien qui ressemble à un début de raison : rien qui dépasse l'imbécillité meurtrière. C'est cette violence que Girard appelait essentielle qui menace de tout emporter sur son passage, prophétisait-il dans ce qui aura été son dernier livre, le plus pessimiste, *Achever Clausewitz*.

Le temps nous étant compté, je voudrais montrer ce que la théorie girardienne nous permet de penser au sujet des événements tragiques que nous avons vécus et dont tout dit qu'ils se répèteront dans une horreur croissante.

Ce qui fait le cœur de l'hypothèse girardienne, c'est que le sacré n'est autre que la violence des hommes expulsée, extériorisée, hypostasiée. La machine à faire des dieux fonctionne au mimétisme. Au paroxysme de la crise sacrificielle, lorsque la furie meurtrière a fait voler en éclat le système des différences qui constitue l'ordre social, que tous sont en guerre avec tous, le caractère contagieux de la violence provoque un basculement catastrophique, faisant converger toutes les haines sur un membre arbitraire de la collectivité. Sa mise à mort brutalement rétablit la paix. En résulte le religieux dans ses trois composantes. Les mythes, d'abord : l'interprétation de l'événement fondateur fait de la victime un être surnaturel, capable tout à la fois d'introduire le désordre et de créer l'ordre. Les rites, ensuite : ceux-ci, toujours au départ sacrificiels, miment dans un premier temps la décomposition violente du groupe pour mieux mettre en scène le rétablissement de l'ordre par la mise à mort d'une victime de substitution. Le système des interdits et des obligations, enfin, dont la finalité est d'empêcher que se déclenchent les conflits qui ont embrasé une première fois la communauté. Ainsi se résout une des énigmes de l'anthropologie religieuse : la discordance entre les interdits de la vie ordinaire et les rituels qui mettent en scène leur violation. Si ces derniers représentent la transgression et le désordre c'est afin de reproduire le mécanisme sacrificiel.

Le sacré est fondamentalement ambivalent : il fait barrage à la violence par la violence. Il *contient* la violence dans le double sens du verbe « contenir » :

avoir en soi et faire barrage à. C'est clair dans le cas du geste sacrificiel qui restaure l'ordre : ce n'est jamais qu'un meurtre de plus, même s'il se donne pour le dernier. C'est également vrai du système des interdits et des obligations : les structures sociales qui solidarisent la communauté en temps normal sont celles-là même qui la tétanisent en temps de crise. Lorsqu'un interdit est transgressé, les obligations de solidarité, franchissant les barrières du temps et de l'espace (que l'on songe au mécanisme de la vendetta), intègrent en un conflit toujours plus grand des gens qui n'étaient en rien concernés par l'affrontement originel.

Or, ces « choses cachées depuis la fondation du monde », nous les savons : elles sont devenues un secret de Polichinelle. Il suffit d'ouvrir les journaux : l'expression « bouc émissaire » y est utilisée à toutes les sauces. Or qu'on y songe : cette expression *dit* l'innocence de la victime, elle révèle le mécanisme d'extériorisation de la violence. Certes, l'expression est souvent utilisée à contresens. Tel homme politique dira : « On veut me faire passer pour un bouc émissaire, mais je ne me laisserai pas faire ! » Alors qu'il voulait dire « On veut me faire passer pour un coupable, mais je suis innocent ! », il dit le contraire : « On veut me faire passer pour une victime innocente. »

Le mécanisme du bouc émissaire, par lequel un collectif humain fait retomber ses torts sur un individu ou un groupe innocent, ou en tout cas pas plus coupable que les autres, ne peut fonctionner que dans la méconnaissance. Les vrais persécuteurs ne savent pas ce qu'ils font. Voilà pourquoi, peut-être, il faut leur pardonner. Les persécuteurs « innocents », ose-t-on à peine écrire, sont convaincus du bien-fondé de leur violence. C'est si vrai que dans le monde de la persécution pure, ni la notion ni le mot de bouc émissaire n'existent.

L'usage à contresens de l'expression révèle que le mécanisme du bouc émissaire est désormais parfaitement éventé, on le manipule avec cynisme, les persécuteurs ne croient plus eux-mêmes en la culpabilité de leur victime, tout au plus font-ils croire qu'ils y croient. Les persécuteurs modernes ont mauvaise conscience, il leur faut, pour mieux persécuter, présenter leur

victime comme un persécuteur. Les rôles s'inversent tandis que les accusations pleuvent dans tous les sens. Dans cet univers brouillé, on peut dire le contraire de ce que l'on veut dire sans que personne ne le relève. Tout le monde a toujours déjà compris de quoi il retourne, quoi qu'on dise.

Un coup d'œil sur le dictionnaire nous rappelle cependant qu'il manque au bouc émissaire assaisonné à la sauce politique un aspect essentiel : la dimension du sacré. Le « bouc émissaire », c'est d'abord un rituel de type sacrificiel, dont l'exemple le plus connu est décrit dans le Lévitique. Le jour de la fête des Expiations, le prêtre charge de tous les péchés d'Israël un bouc qui est ensuite chassé au désert, à destination du démon Azazel. L'anthropologue britannique James Frazer a cru reconnaître des rites du même genre aux quatre coins de la planète, à commencer par le rite de destruction du *pharmakos* dans la Grèce ancienne, et il les a regroupés sous l'étiquette générale de rituels du bouc émissaire. Il est de ce point de vue très paradoxal, mais finalement très révélateur, qu'à l'entrée « Bouc émissaire », la plupart de nos dictionnaires occidentaux donnent comme sens premier ou propre, le rituel, et comme sens figuré, dérivé ou métaphorique, le mécanisme psychosociologique. C'est vraisemblablement la seule entrée du dictionnaire où la copie vient avant l'original, et la mise en représentation rituelle ou théâtrale précède la chose représentée¹. Lorsque le livre de René Girard intitulé *Le Bouc émissaire* a paru en japonais, on lui a donné pour titre un mot qui se réfère à l'un des rituels relevant de la catégorie définie par Frazer. C'était évidemment un contresens, car Girard entendait désigner le mécanisme et non sa représentation. Mais il semble qu'on ne puisse faire mieux en japonais : le mécanisme n'est pas nommé car, peut-être, non reconnu. Tout se passe comme si le rituel, qui estompe le mécanisme sous un voile cérémoniel, était plus universel, plus transculturel, que la lucidité sur le mécanisme, lequel, partout et toujours, transforme, par la persécution, les victimes en coupables.

¹ Bel exemple d'*inversion d'une relation hiérarchique* au sens de Jacques Derrida. Les rapports entre la déconstruction de la métaphysique occidentale et l'œuvre de Girard ont été soulignés par plus d'un commentateur. Voir Jean-Pierre Dupuy, "Deconstructing Deconstruction" in J.-P. Dupuy & Gunther Teubner (eds.), *Paradoxes of Self-Reference in the Humanities, Law, and the Social Sciences*, Anma Libri, *Stanford Literature Review*, 7,1-2, 1990.

Selon Girard, tout cela prouve que le message de l'Évangile travaille le monde en profondeur, mais seulement de manière incomplète. En ce sens, et malgré toutes les statistiques sur le déclin de la pratique religieuse, il faut parler de la victoire du christianisme dans le monde moderne.

Le récit de la mort de Jésus sur la croix est, comme l'anthropologie religieuse du dix-neuvième siècle l'a bien vu, semblable à ceux qu'on trouve au cœur de tant de religions. Si l'on en reste aux *faits*, il n'y a pas de différence majeure entre le christianisme et une religion primitive. Cependant, l'*interprétation* que le christianisme, fort de ses racines juives, donne de ces faits est radicalement nouvelle. Le récit évangélique innove en ce qu'il n'est pas raconté par les persécuteurs, il prend parti pour la victime dont il clame la parfaite innocence.

La machine à fabriquer du sacré est, du fait de ce savoir qui l'entrave, irrémédiablement enrayée. Arrivant de moins en moins bien à sacraliser, elle produit de plus en plus de violence, mais une violence qui a perdu le pouvoir de se polariser. Ainsi prend sens la parole de l'Évangile : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive. » [Mt 10 34].

La victoire du christianisme est partout, mais ses effets sont redoutables. Girard aimait à citer le grand écrivain catholique britannique Gilbert Keith Chesterton : « le monde moderne est plein d'idées chrétiennes ... devenues folles. » Rien n'illustre mieux ce point que l'universalisation du souci pour les victimes. Partout, c'est au nom des victimes que les autres ont réellement ou prétendument commises que l'on persécute, tue, massacre ou mutilé. On sait aujourd'hui que les Américains ont reçu dans les mois qui précédèrent le 11 septembre 2001 nombre de signaux annonciateurs de la catastrophe. L'un d'entre eux, un message en provenance d'Al-Qaïda capté par la C.I.A., était particulièrement effrayant. Il se vantait que l'organisation d'Oussama Ben Laden était en train de planifier « un Hiroshima contre l'Amérique ». C'est donc au nom des victimes japonaises de la bombe atomique que les

kamikaze islamiques ont frappé les Etats-Unis. Au Proche-Orient, les Israéliens et les Palestiniens, ô paradoxel, « se battent pour être la victime »². Voilà bien une perversion abominable de ce souci pour les victimes qui, selon Nietzsche, le plus anti-chrétien des philosophes, est la marque du christianisme et de la morale d'esclaves qu'il a enfantée. A quoi l'on peut répondre, comme René Girard et Ivan Illich, que c'est un christianisme corrompu qui est ici en marche. C'est cette idée qui rapprochait ces deux penseurs qui m'ont influencé l'un et l'autre, Illich citant la vieille phrase latine « *corruptio optimi quae est pessima* » (« la corruption du meilleur devient le pire »).

L'influence de ce christianisme corrompu est évidente dans le fait notable que le mot « sacrifice » en est venu à signifier exclusivement le sacrifice de soi et non pas le crime collectif que constitue un sacrifice au sens anthropologique. Tant et si bien qu'il n'a pas fallu une semaine après le 11 septembre pour que l'anti-américanisme foncier d'une certaine France intellectuelle redresse la tête et se refuse à condamner les criminels au motif qu'ils avaient fait le sacrifice de leur vie. Il fut hallucinant de voir qu'à partir de ce moment, le mot « victime » fut utilisé, non pour désigner les malheureux occupants des tours, mais bien les terroristes eux-mêmes, déclarés doublement victimes, de l'injustice du monde et de la nécessité de se faire martyrs. Déjà nous entendons le même type de discours poindre à propos des sinistres voyous qui ont semé la terreur à Paris le 13 novembre dernier³.

² « Fighting to be the victim » : c'est le titre d'un article du correspondant à Jérusalem de *Newsweek*, Jeffrey Bartholet, paru le 4 avril 1994.

³ Voir par exemple Scott Atran et Nafees Hamid, "Paris: The War ISIS Wants", *The New York Review of Books*, 18 novembre 2015. Le même Scott Atran, anthropologue cognitif à l'université du Michigan, répondant à la question de savoir si les djihadistes se droguent avant de procéder à leurs carnages, déclare au *Monde* : « Je n'ai jamais été témoin [de l'usage de drogues chez ces djihadistes], ni en Europe ni au Moyen-Orient ... Je pense que la consommation de drogues attribuée aux combattants de l'Etat Islamique découle, en partie, du désir de ne pas vouloir considérer *l'aspect moral et la sincérité de l'engagement* de ces gens » (Angela Bolis, « Les djihadistes de l'EI prennent-ils de la drogue avant de commettre des attentats ? », *Le Monde.fr*, 21 novembre 2015 ; je souligne.) L'aspect moral de liquider à la Kalachnikov des centaines de civils? Voilà à quelles aberrations monstrueuses de l'esprit le relativisme anthropologique peut conduire. Faut-il aussi vraiment mentionner Thomas Piketty qui attribue la tragédie aux inégalités dont souffrent les jeunes du Moyen Orient et des banlieues françaises : ils n'ont d'autre choix que de se venger, les pauvres. Dans le cas de Piketty, on pense au mot que l'on attribue à Einstein : pour un marteau, tous les problèmes sont des clous. Pour un Piketty, tous les problèmes que rencontre l'humanité proviennent des inégalités. Que penser aussi de cet autre « intellectuel

Tout cela, pour Girard, signifiait que la leçon du christianisme ne pouvait être vraiment entendue que si elle l'était complètement, à cent pour cent, ce qui implique que les hommes renoncent une fois pour toutes à leur violence. Le Royaume est comme l'œil du cyclone⁴ : si on tente de l'atteindre par un chemin continu, en s'efforçant toujours plus d'augmenter l'efficacité des moyens habituels, c'est-à-dire violents, de contenir la violence, on tournoiera de plus en plus vite, tel un fétu de paille, à mesure qu'on croira s'approcher du cœur au repos. Le Royaume, on y saute à pieds joints ou bien on en meurt. Telle fut la leçon ultime de René Girard.

médiatique », Michel Onfray, qui parle des « soldats de l'Etat islamique. » On apprenait autrefois que l'honneur du soldat était d'épargner les populations civiles et non pas de les prendre pour cible. (*Le Monde.fr* daté du 22 novembre 2015.)

⁴ Je me permets de rappeler, tant cette métaphore est le plus souvent prise aujourd'hui à contresens, que l'œil du cyclone, c'est-à-dire le point autour duquel s'enroule le cyclone, est le lieu du repos absolu. La forme du cyclone est celle d'une spirale logarithmique. On peut dire d'elle que c'est « une structure centrée qui ne contient pas son centre. » Cette formule est de Jacques Derrida. Ce n'est pas un hasard si nous le retrouvons sur notre chemin en ce point précis.